Professeure Elizabeth GOULDING (1938-2019)

 Ceux qui n’ont pas connu Elizabeth GOULDING imagineront difficilement une présence aussi spontanée, directe, presque garçonnière, sans exclure délicatesse et finesse. Ceux qui ont eu la chance de la connaître, ils sont nombreux parmi les « amis de Jean Giraudoux », on verra pourquoi, n’oublieront pas sa vivacité, ni ses rires qui partaient en éclats.

 Quand je l’ai connue, j’avais sur elle neuf années d’avance en âge, si c’est un avantage, et d’avoir soutenu une grosse thèse d’État à la mode d’alors, tandis qu’elle briguait ce « doctorat d’université » que la France réservait aux étrangers. Elle m’était envoyée ou plutôt renvoyée par René Marill Albérès. Il venait d’être élu à Orléans, donc comme moi dans l’académie bicéphale d’Orléans-Tours, mais l’essentiel des Lettres était à Tours, Orléans n’avait qu’un premier cycle. Sans doute déjà en froid avec les réalités triviales, ou trop soucieux de publier encore et encore, il n’avait pas compris, ou pas voulu comprendre que sa qualité (enviée) de professeur « à titre personnel » lui permettait de diriger des thèses.

 Elizabeth avait pour elle d’être intelligente, et d’avoir été bien formée, issue d’une famille cultivée, père magistrat, mère première *almoner* officielle attachée à l’hôpital de Wellington, sœur PhD scientifique, les deux sœurs très liées et fières l’une de l’autre. Élève d’une petite école anglicane, Elizabeth en était sortie lauréate d’un concours national. Elle avait eu de bons maîtres, Ray Stone, Jacqueline Ferry à l’université Victoria de Wellington où elle a fait son Master, et à Oxford l‘éminente Enid Starkie pour un second MA.

 Elle avait en outre sur moi l’avantage de connaître mon pays, son père avait gagné la Military Cross dans les tranchées du côté de Frémicourt en 1918. Quand Elizabeth était à Oxford, toute la petite famille avait traversé la Manche pour assister à une émouvante cérémonie du souvenir à Ypres, avec sonnerie aux morts.

 Elle n’était pas ma première thésarde, mais c’était ma première (et unique) néo-zélandaise. Elle m’arrivait bien informée sur la France, tandis que j’ignorais tout de la Nouvelle-Zélande, j’avais juste entendu dire que c’était là qu’on pouvait encore retrouver la vieille Angleterre. En sorte qu’à l’automne 1977, elle sut très fermement exprimer son désir de soutenir avant Noël. Je crus spirituel de la plaisanter gentiment : « Vous ne voulez pas manquer la dinde et le pudding ! » « Le pudding ? Non, la tarte aux fraises ! ». Je m’étais trompé d’hémisphère. Pas moins.

 Elle avait sollicité Albérès sans doute parce qu’elle avait déjà choisi de travailler sur Giraudoux. Sans doute aussi lui ai-je soufflé le sujet de sa thèse : *Le "Motif" de la Communication dans les premiers ouvrages et dans les romans de Jean Giraudoux*, thèse consultable dans notre B. U.

 Elle eut droit à une belle soutenance : le professeur Jacques Robichez, qui avait présidé mon jury à la Sorbonne, fut tout heureux de récidiver à Tours, d’autant que j’avais aussi convié (en surnombre) Jean-Pierre Giraudoux, flatté de siéger.

 Nous fûmes bien récompensés lorsqu’Elizabeth, forte de son doctorat, prit la direction du département de Français de l’Université d’Otago, région sud de l’Île du Sud (donc la plus proche du pôle), sise à Dunedin, la capitale régionale, et quand je dis Dunedin, traduisez Édimbourg (*dun* = *borough* en gaëlique).

 Comme le rappelle une plaque de marbre à l’entrée de l’église, de pieux Écossais avaient jadis choisi de s’exiler jusque là, loin du vieux monde corrompu, pour vivre enfin selon la loi de Dieu. L’un d’eux s’était heureusement soucié de conserver les meilleures traditions, il avait fondé une distillerie et donné pour nom à son whisky la latitude du lieu, *45 South* (quasiment l’antipode de Tours : 47° Nord), breuvage qu’Elizabeth ne dédaignait pas.

 Jacques Robichez fut le premier récompensé, invité à parler dans les universités d’Auckland, Wellington, Christchurch et Dunedin, puis ce fut mon tour et deux ans plus tard celui de Guy Teissier. Un mois entier aux antipodes, et l’hospitalité offerte par les deux sœurs à Queenstown dans leur maison de campagne à flanc de coteau devant le lac au pied des Alpes du sud avec une vue imprenable sur un paysage à vous couper le souffle.

 Nous avons tous à remercier Elizabeth des autres cadeaux qu’elle a réservés aux amis de Giraudoux, j’entends sa participation au grand œuvre coopératif, éditrice de *Combat avec l’ange* dans la Pléiade, contributrice du *Dictionnaire*, et surtout son incroyable fidélité à nos colloques, comme si elle habitait la porte à côté nonobstant 24 heures d’avion, 48 heures aller et retour. On l’a vue plusieurs fois à Bellac, on l’a entendue à Strasbourg à l’invitation de Colette Weil en 1980, elle fut de tous les colloques de la *Société internationale des études giralduciennes (SIEG),* et chaque fois présentant une communication, consultable dans les *Actes* de Tours (1990), Bursa (1992), Cusset (1994), Montréal (1995), Alep (1997), Paris-Sorbonne (1999), Fès (2001), Madrid (2003). Le hasard veut que j’aie raconté lors du dernier, Bayonne (2018), notre commune aventure à Lausanne (*CJG* n°47, p.131).

 Je n’étais pas à Alep pour des raisons de famille. Mais plusieurs participants m’ont rapporté leur surprise. Lors de l’excursion, l’organisateur, notre cher collègue le professeur Choukri Hallak, avait annoncé une promenade en dromadaire à la prochaine étape. À peine l’autocar s’était-il arrêté, le professeur Goulding en avait jailli et en moins de deux trottait déjà à dos de chameau. Car nul ne savait qu’elle était férue d’équitation, et chevalier des Palmes académiques depuis 1992.

 Revenons aux premières lignes de sa thèse. Une citation de *Nuit à Châteauroux* (qu’admirait tant Marcel Proust) :

*«  Je m’endormis ; une minute, comme si la téléphoniste s’était trompée, j’eus à parler avec un enfant situé juste aux Antipodes »…*

 Elizabeth Goulding enchaîne :

*Une autre enfant des Antipodes, qui a voulu rétablir la communication avec Jean Giraudoux, tient aujourd’hui à remercier (etc etc…) Elle s’excuse auprès des membres du jury et sollicite leur indulgence, s’il lui est arrivé souvent de ne pas employer le mot exact en français, imitant en cela son compatriote, « ce Zélandais » rencontré par Giraudoux aux Dardanelles, et qui, voulant expliquer les manettes de son canon, « au lieu de vélocité » disait et répétait « le mot plus court d’ailleurs de volupté ».*

 « Il nous faut arriver à la mort en pleine chaleur et en pleine force comme à notre métier éternel », avait écrit Giraudoux. Notre chère collègue et amie n’a pas eu cette chance, depuis longtemps en « longue maladie », et depuis deux mois à l’hôpital. La veille, Ailsa, sa sœur, était sortie, laissant Dexa, le chien d’Elizabeth, un magnifique yorkshire de onze ans en pleine santé, jouer avec Bombus son chien à elle, compagnon de jeu habituel de Dexa. Deux heures plus tard, à son retour, par une matinée ensoleillée, elle eut le choc de le trouver raide mort sur le seuil de leur entrée. Elle n’en dit rien à Elizabeth. Elizabeth a-t-elle lu sur le visage de sa sœur ? Elle n’a survécu à son chien qu’un seul jour, elle s’est éteinte doucement par une belle journée de printemps, le 29 octobre 2019. 29 octobre ? Juste l’anniversaire de Jean Giraudoux. Il en aurait fait une nouvelle de La France sentimentale.

Professeur Jacques Body

Président de l’université de Tours, honoraire

Grands prix de l’Académie française : Prix de la critique

Commandeur des Palmes académiques

